

Article

« Plaidoyer de l'imaginaire pour une géographie humaniste »

Mario Bédard

Cahiers de géographie du Québec, vol. 31, n° 82, 1987, p. 23-38.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021842ar>

DOI: 10.7202/021842ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PLAIDOYER DE L'IMAGINAIRE POUR UNE GÉOGRAPHIE HUMANISTE

par

Mario BÉDARD

844, avenue Cartier, Québec, G1R 2R9

RÉSUMÉ

Critique, la géographie humaniste s'articule auprès des sens et essences, et propose un nouveau projet de société certes emballant. Toutefois, elle doit composer avec des impératifs institutionnels et scientifiques qui restreignent ses libertés. Elle est de plus rongée par des obsessions d'identité et de reconnaissance qui nuisent à sa démarche. Aussi, reprenant l'appel à l'imaginaire de Yi-Fu Tuan, nous l'avons examinée au moyen de la science-fiction afin de mieux saisir ses difficultés méthodologiques, ses préoccupations sociales et ses thèmes de recherche. Cognitive, critique, humaniste et libertaire, la science-fiction apparaît comme un adjuvant qui peut épurer la géographie humaine, et même la transcender.

MOTS-CLÉS: *Civilisation industrielle, géographie humaniste, phénoménologie, rapports homme-nature, science-fiction adulte.*

ABSTRACT

Imagination and Humanistic Geography

Critical, humanistic geography deals with senses and essences, and proposes a new society project which is certainly thrilling. However, it has to deal with institutional and scientific requirements that restrain its liberties. It is also undermined by some identity and recognition obsessions which are very much against its process. So, calling on the use of literary imagination developed by Yi-Fu Tuan, we had a close look at it, using science fiction in order to better understand its methodological difficulties, its social concerns and its research themes. Cognitive, critical, humanistic and libertarian, science fiction appears like a stimulant that can purge humanistic geography, and indeed transcend it.

KEY WORDS: *Industrial civilization, humanistic geography, phenomenology, man-nature relationships, adult science fiction.*

*
* *

« Nous avons besoin de quelque chose qui nous sorte de ce... de cet isolationnisme où nous nous sommes empêtrés. Je n'entends pas cela au sens habituel ; je pense davantage à un isolationnisme dans le temps, si vous voulez. Nous avons divorcé avec la réalité, de la même manière que les Romains continuaient à se croire invulnérables et à l'abri de n'importe quel défi longtemps après que cela eut cessé d'être vrai. Les signaux de danger les plus inquiétants nous crévent les yeux. La Méditerranée surtout, qui a suivi le même chemin que les Grands Lacs. Et malgré tout, nous sommes si fiers d'être les plus riches, les plus

puissants, les plus je ne sais quoi, que nous ne voulons pas nous rendre à l'évidence. Nous refusons d'admettre que nous manquons d'eau, que nous manquons de bois, que nous manquons...» (Brunner, 1981, p. 30).

Sommes-nous ici en présence du réquisitoire d'un environmentaliste ou d'un géographe qui condamne la civilisation industrielle moderne et son mode d'existence ? Ne perçoit-on pas à travers ces quelques phrases l'esprit et le ton d'un partisan de cette nouvelle école géographique qu'est la géographie humaniste ? N'est-il pas du ressort de celle-ci de réprocher une humanité qui pollue et dilapide l'environnement et ses constituants et cloisonne les individus en une réalité aussi douceuse qu'illusoire ? L'importance accordée dans cette citation aux rapports homme-nature, à l'aliénation et à la linéarité temporelle nous incite à le croire. Or, il n'en est rien. Il s'agit plutôt d'un extrait d'une œuvre de science-fiction (SF).

Serait-ce que cette paralittérature est proche parente de la géographie humaniste, ou cette richesse thématique convergente n'est-elle le fruit que d'un heureux hasard ? Un rapide survol de la géographie humaniste et de la science-fiction essaiera de démontrer, d'une part, la richesse effective de cette dernière, et de souligner, d'autre part, des filiations intéressantes et prometteuses entre celle-ci et la géographie humaniste.

POURQUOI LA GÉOGRAPHIE HUMANISTE UTILISERAIT-ELLE L'IMAGINAIRE ?

Selon Paul Claval, les géographes modernes sont trop rivos aux formes externes, aux comment d'une géographie explicative. Ils ont davantage besoin d'une géographie réflexive qui présentera :

« la logique des modèles de l'homme — interprétations théoriques de la diversité de l'image que les hommes se font d'eux-mêmes et de leurs rapports à la nature et à la société — qui nous montre le poids des idéologies, des options philosophiques et des conceptions ontologiques de base » (Claval, 1984, p. 32).

Produit d'un intérêt émancipatoire et réflexif, la géographie humaniste s'articule auprès des ambitions, pensées, perceptions et valeurs qui animent les relations sociales et spatiales. Elle s'efforce d'expliquer le pourquoi des changements perpétrés quotidiennement par-devers la réalité. « La révélation et l'urgence soudaines de questions écologiques et environnementales ont mis en doute, dans la pensée géographique d'aujourd'hui, les résultats de la révolution quantitative des années soixante » (Sanguin, 1981, p. 560). Critique, elle respecte le principe de falsifiabilité de Karl R. Popper et rejette les géographies traditionnelle et appliquée aux irréfutables modèles de comportement (Reymond, 1981). Antiscientiste et consciente de la primauté des rapports homme-homme et homme-nature, elle s'oppose à la systématisation de la pensée. Elle désapprouve enfin la réduction de celle-ci aux seules lois que l'esprit peut en dégager.

Dynamique et lucide, la géographie humaniste introduit, quoique encore à l'état d'ébauche, un nouveau projet de société qui repose sur une assise tripartite : « conscientisation », durée et globalité. Tout d'abord, elle préconise la recrudescence de la sensibilisation des hommes, notamment par l'accentuation de la signification de leurs identités, de leurs sociétés et de leurs liaisons prégnantes avec l'environnement, signification trop souvent voilée par une actualité occultante. Elle s'intéresse ensuite vivement aux répercussions du temps qu'elle perçoit multivarié et éventuellement plus

déterminant que l'espace ou le lieu. Les entreprises humaines n'acquièrent-elles pas importance et incidence qu'avec son concours (Relph, 1981) ?

C'est pourquoi la géographie humaniste remet en cause la légitimité d'une progression temporelle linéaire qui, typique à la civilisation industrielle, fixe les populations en une temporalité centrée sur le seul moment présent. Pareil fixisme intensifie par conséquent l'ascendant du progrès industriel et de ses attributs, qui se perpétuent au détriment de la beauté, de la vérité et de la sérénité, s'il faut en croire Erich Fromm (1983). Aussi suggère-t-elle plutôt une progression temporelle cyclique où l'humanité aura libre accès à son passé, de telle sorte qu'elle pourra mieux discerner le pourquoi de son existence et de ses entreprises. N'est-il pas véridique que le passé contribue à la compréhension du présent, cela au même titre que le présent contribue à celle du passé ? L'avenir ne paraîtra plus aussi incertain à ceux qui se soucieront des enseignements de l'histoire (Morin, 1984).

La géographie humaniste soumet enfin une vision globalisante parce que, pour Pocock (1984), tout organisme, toute société est constituée de particularités distinctes de ses éléments constitutifs. Dans ces conditions, dit-il, une étude holistique est nécessaire pour embrasser l'universalité qui influe sur le particulier. De fait, les quelques partisans de cette école géographique avancent que celle-ci, voire l'ensemble de la géographie contemporaine, pourvue de ces trois axiomes, accomplira derechef sa vocation originale — délaissée depuis un bon moment — soit la compréhension des relations homme-nature.

Fraîchement émoulue, cette école demeure marginale. Comme en outre elle prend part au mouvement critique qui prévaut chez les sciences sociales et humaines, elle s'affaire parmi une réalité qu'elle ne prescrit pas. Bien qu'elle disserte librement sur la plupart des tribunes, elle doit en moult circonstances composer avec des impératifs de rentabilité — pour l'obtention de subventions — et de mode — popularité du déterminisme, puis des méthodes quantitatives — qui guident plus qu'elle ne souhaiterait ses entreprises. Mais encore, comme la géographie s'abreuve auprès des sciences humaines et naturelles, il est recevable qu'elle tienne des discours qui vont fréquemment en des directions différentes, parfois contraires. Force nous est de reconnaître que la géographie humaniste n'est guère favorisée.

Limites de la géographie humaniste

Nouvelle venue aux réflexions critiques des traditions sociales, philosophiques et culturelles de la civilisation industrielle, la géographie humaniste, rongée par des obsessions d'identité et de reconnaissance, en est, selon Racine (1981), à ses premiers balbutiements et n'a pas encore élaboré de démarche pratique. Quelque peu empêtrée dans ses méthodes et idéologies, elle stagne et semble se complaire en déclarations de principe. Dans ces conditions, l'ampleur du rattrapage qu'elle a à effectuer avant de pouvoir poser une action concrète est d'une telle envergure qu'elle doit s'extirper des archétypes géographiques pour surmonter sa claustration.

« ... l'une des clés d'interprétation de l'organisation des pratiques spatiales d'une société passe par la lecture dans l'espace des idées, des images, des codes de comportement, des systèmes de valeurs, tout ce qui n'étant pas matériel a autant de réalité, les représentations mentales, en bref l'idéologie de la société qui a produit son espace à son image » (Racine, 1981, p. 146).

Désireuse d'aller au-delà du simple fait spatial pour découvrir le processus social et psychologique qui, apparemment, constitue ses assises, la géographie humaniste manifeste un renouveau d'intérêt pour la phénoménologie et la perception. Elle espère que toutes deux collaboreront au parachèvement de sa mutation et à la diffusion de ses enseignements.

À cet égard, Tuan, Sanguin et Racine, entre autres, recommandent l'emploi de métaphores littéraires. Celles-ci concourront à habiliter parmi l'imaginaire une nouvelle pratique géographique, à augmenter sa dimension subjective, à puiser encore plus auprès du quotidien. La géographie humaniste examinera ainsi des connaissances inexploitées, voire même désavouées par plusieurs géographes. Elle s'associera par le fait même à cette réalité interne que Tuan (1978) a décrété pivot des représentations spatiales et des modalités sociales, fondation des perceptions humaines. Au surplus, s'ébattant hors des dimensions spatio-temporelles reconnues, ce recours à l'imaginaire géographique pourra redonner à la géographie de sa plausibilité scientifique et sa nécessité sociale, ce en lui octroyant l'opportunité de rencontrer son époque (Racine, 1981).

Ces métaphores littéraires représentent un matériel d'investigation avantageux pour la géographie humaniste puisqu'elles pourvoient des perspectives qui mettent publiquement en évidence ce que tous ressentent intérieurement. Elles amènent le lecteur à se questionner sur ses représentations et conceptualisations essentielles à des univers spatiaux et sociaux qui pourraient rester imperceptibles et intangibles sans le pouvoir évocateur du récit; du reste, expressions de l'imaginaire, elles n'en sont pas moins un mode spécifique d'être du réel. Ces métaphores littéraires s'attardent ainsi à explorer le pourquoi des interactions des hommes et de leurs relations avec l'espace géographique et le paysage.

Il s'agit dès lors pour la géographie humaniste d'expérimenter et de retenir les formes romanesques qui se prêtent le mieux à ses préoccupations: rapports homme-nature, aliénation, dictature, indépendance, pollution, espace, temps, etc. Or, parmi celles les plus susceptibles de répondre à ces exigences, la science-fiction, ignorée ou presque des géographes, nous semble devoir s'imposer parce que, telle que l'illustre la citation qui amorça ce texte, elle apparaît conjecturale et thématiquement prolifique. Aussi nous paraît-elle ostensiblement opportune pour nourrir le propos de cette école géographique et pour favoriser l'éclosion et l'épanouissement de cette pratique recherchée. Sans constituer le salut de la géographie, l'originalité et la profondeur de cette littérature de l'altérité nous incite à la prendre sérieusement en considération. Si la science-fiction parvenait à accélérer un tant soit peu l'édification de la pratique de la géographie humaniste, elle aurait amplement répondu à nos attentes.

POURQUOI LA SCIENCE-FICTION ?

« Je suis persuadé qu'il est plus facile de comprendre la nature des hommes à travers leur littérature, et plus particulièrement leur poésie, qu'à travers les faits et les statistiques » (Farmer, 1979, p. 137).

L'étiollement rapide de la poésie dramatique et philosophique favorisa l'avènement de la science-fiction au début du présent siècle (Ballard, 1974). Cette paralittérature remplit aujourd'hui le rôle de cette poésie et permet à des gens de réagir à la démesure du XX^e siècle et au possibilisme technologique et scientifique. Elle émerge comme le nouveau véhicule des idéaux et appréhensions populaires que suscite cet unique modèle d'univers.

La science-fiction, consciente des possibilités et des répercussions des sciences et techniques, scrute attentivement les vécus et les milieux afin de répondre au besoin sans cesse croissant de l'humanité de comprendre le présent, de sonder le futur. Semblable désir est de plus accentué par leur intime conviction que le devenir est gage de perfectibilité, croyance redevable à la reconnaissance de la notion d'entropie comme ouverture à une philosophie du devenir.

Comme la science-fiction désire révéler la place de l'homme dans l'univers par l'analyse de sa nature véritable, il est conséquent qu'elle ne soit pas « anticipation, prospective, futurologie, même s'il lui arrive de l'être, mais miroir fidèle et critique de notre époque, interprète de sa sensibilité » (Holdstock, 1980, p. 9). C'est pourquoi s'entend-elle comme une métaphore qui aborde sous un nouvel éclairage l'humanité et son milieu.

Bien qu'elle soit une forme littéraire inédite, la science-fiction se repaît pourtant de questions telles que les idées d'être, de nature, d'identité, d'altérité et de prospective, qui sont également la nourriture privilégiée des philosophes depuis près de deux mille ans (Gouanvic, 1981). Elle se distingue de ceux-ci par l'entremise de son recul spatio-temporel à l'égard de la réalité observée, distanciation utile pour anatomiser sans entrave cette dernière. Elle est au surplus nantie de totales libertés méthodologiques, stylistiques et théoriques qui lui confèrent toute la latitude voulue pour relativiser le vécu et le représenter différemment.

Accomplissant un portrait surréaliste de l'homme où elle sublime le réel, la science-fiction produit des analogies¹ qui grossissent démesurément les contradictions particulières aux communautés industrielles. Elle se donne ainsi les moyens pour jauger le plus adéquatement possible une myriade de situations qui pourraient s'avérer non significatives si elle employait des procédés descriptifs traditionnels. Suvin (1977), théoricien littéraire épris de science-fiction, déclare encore qu'elle symbolise le renouveau moral et intellectuel de l'ère industrielle. Le survol de sa nature thématique et de son évolution nous en dira plus long à ce sujet.

Nature thématique et évolution de la science-fiction

Genre littéraire contemporain, la science-fiction affiche un éclectisme thématique et intentionnel qui rend difficile l'identification de son champ d'action. Par exemple, si elle s'apparente parfois au fantastique, elle s'en distingue néanmoins par la logique de ses postulats initiaux et de ses conséquences, caractéristique inapplicable au fantastique. En outre, comme son champ d'exploration emprunte des avenues aussi différentes que la chanson de geste et la pollution industrielle, nous n'avons retenu que les thématiques enclines à enrichir notre réflexion sur la géographie humaniste. Il reste que nous procéderons auparavant à un rapide survol des genres, thèmes et auteurs principaux de la science-fiction, ce afin de mieux dégager ses lignes de force et clairement démontrer qu'elle déborde le cadre que nous avons ici privilégié.

Admettant d'emblée que toute catégorisation occasionne maintes controverses, nous reconnaissons cinq genres à la science-fiction : le « Space Opera », la « SF mythologique », l'« Heroic Fantasy », la « Hard SF » et la « Speculative Fiction ». Tous gravitent au sein d'une thématique globale qui, s'interrogeant sur l'évolution de la société, de l'homme et des connaissances, opte pour l'une ou l'autre des alternatives suivantes : la menace ou la découverte. Ces alternatives se subdivisent ensuite en de nombreux thèmes d'allégeance scientifique ou sociologique qui, selon le traitement qu'en fera l'auteur, s'aligneront sur l'un ou l'autre des genres ci-dessus nommés.

Le « Space Opera » se caractérise par son exotisme spatio-temporel, son unité thématique, sa simplicité stylistique et sa propension à produire des textes où l'invention des événements l'emporte sur le souci d'exactitude logique et scientifique. Il met ainsi en scène de grandes aventures interstellaires et explorations fabuleuses où interviennent, séparément ou communément, des extra-terrestres, des machines omnipuissantes, des mutants, des robots, des univers parallèles et des voyages temporels. Ce sont là autant de variations qui permettent à des auteurs de la première heure tels E. Hamilton — *Le roi des étoiles* (1949)² —, E.E. Smith — son cycle des *Fulgurs* (1950-1960) — et J. Williamson — son cycle de *La légion de l'espace* (1950-1974) — de s'illustrer. Notons toutefois qu'ils profitaient de la tribune de ce genre pour véhiculer une idéologie impérialiste et prométhéenne où l'homme donnait libre cours à ses plus folles ambitions. « Il pouvait devenir empereur s'il le désirait. Il pouvait atteindre une grandeur telle qu'aucun homme de son temps n'en avait jamais rêvé. Régner sur des milliers et des milliers de soleils autour desquels gravitaient des planètes habitées par des millions d'hommes » (Hamilton, 1972, p. 154). En revanche, les auteurs qui se commettent aujourd'hui en ce genre se servent de cette même tribune pour prouver qu'il n'y a plus de véritables mondes étrangers et de peuples inconnus, mais plutôt des représentations métaphoriques des hommes et de la terre.

« Un seul monde nous suffit, mais nous ne l'encaissons pas tel qu'il est. Nous recherchons une image idéale de notre propre monde; nous partons en quête d'une planète, d'une civilisation supérieure à la nôtre, mais développée sur la base d'un prototype de notre passé primitif » (Lem, 1982, p. 91).

En plus de S. Lem — *Solaris* (1961) —, I. Asimov — son cycle *Fondation* (1951-1983) — et F. Herbert — son cycle *Dune* (1965-1985) — s'imposent parmi ce genre.

La « SF mythologique » demeure un genre mineur parmi la science-fiction. Comme elle combine les croyances populaires et les mythes aux sciences canoniques, il en résulte un amalgame qui se révéla fort populaire lors de la publication des œuvres d'A. Merritt — *La nef d'Ishtar* (1924) et de H.P. Lovecraft — *Dagon* (1905-1937). « Il connaissait l'existence de ce livre maudit depuis l'âge de seize ans, depuis qu'il s'intéressait au fantastique, et qu'un vieux libraire de Chandos Street lui avait parlé de ce curieux document qui faisait pâlir d'effroi tous ceux qui l'avaient eu entre les mains » (Lovecraft, 1972, p. 246). Excepté que ce curieux mariage fut rapidement miné par des invraisemblances qui apparurent trop grossières au fur et à mesure que le public auquel ce genre s'adressait devint plus érudite. Ses histoires s'exhibèrent dès lors comme des fabulations tout juste adéquates pour une population crédule. C'est pourquoi ce genre s'est-il peu à peu effacé et n'a survécu qu'avec le concours de R. Zelazny — *Seigneurs de lumière* (1967). Celui-ci lie savamment les thèmes de la « SF mythologique » avec des thématiques culturelles et religieuses.

Vient ensuite l'« Heroic Fantasy », proche parente des romans d'aventures et des chansons de geste d'autrefois. Situés en un passé fort reculé ou en un avenir lointain où les sciences n'existent plus, remplacées par des enchantements et incantations, les scénarios de ce genre peignent de vastes fresques épiques. Le courage et la qualité de bretteur des protagonistes sont ainsi les traits marquants des héros de R. Howard — son cycle de *Conan* (1925-1936) —, de M. Moorcock — son cycle de *Runes* (1967-1969) — et de C.L. Moore — *Jirel de Joiry* (1937-1969). « Au bout d'un long moment, elle releva les yeux. Ils recouvraient leur ardent éclat d'antan, le sang remontait à son visage. Chassant les derniers vestiges du sortilège, elle se remit sur pied et rengaina son poignard » (Moore, 1974, p. 204).

La « Hard SF » s'entend comme l'expression la plus pure de la tradition « utopique » inaugurée par J. Verne. Elle se particularise par des récits qui tantôt évoquent des

manifestes scientifiques, tantôt des récits où l'homme, profitant pleinement des possibilités de la science et de la technologie, repousse constamment les limites de son pouvoir et de son savoir. A.C. Clarke — *Rendez-vous avec Rama* (1973) —, L. Niven — *L'anneau monde* (1971) — et J. Varley — *Dans le palais des rois martiens* et *Persistence de la vision* (1978) — abondent dans ce sens. « ... la rigidité gravitationnelle partielle qui avait ouvert la voie à la détection, à la traque et à la capture des trous noirs quantiques que l'on asservissait et que l'on mettait au travail — pour alimenter les moteurs d'astronefs en énergie, par exemple » (Varley, 1979, p. 145).

Reste la « Speculative Fiction » qui provient du constat d'échec de la science-fiction optimiste d'allégeance prométhéenne qui fut prépondérante de 1910 à 1955. D'essence prophétique, vouée au merveilleux scientifique et intimement liée au temps, cette science-fiction optimiste notifia que le futur serait gage de bonifications techniques et sociales. Champ de prédilection pour les auteurs du « Space Opera » de la même époque, sa baisse de popularité émana justement de la concrétisation de quelques-unes de leurs « prédictions ». De fait, ces dernières se sont révélées moins exaltantes et humanitaires qu'initialement anticipées — l'utilisation guerrière de l'énergie nucléaire, par exemple.

La science-fiction pessimiste qui lui succéda, avec la « Speculative Fiction » comme fer de lance, se manifesta au sein d'une réflexion critique prisée par la plupart des nations pendant les années soixante. Les gens remettaient alors tout en question — guerre froide, crise de Cuba en 62, mai 68 en France, la décolonisation massive et parfois sanglante, la guerre du Viêt-Nam, etc. Écographie et critique sociale, cette science-fiction pessimiste s'insurge contre les coûts astronomiques des modes de développement modernes. Le présent se traduit ainsi suffisamment cauchemardesque pour que bon nombre d'auteurs s'y intéressent. Leurs écrits s'inscrivent majoritairement à l'intérieur de la « Speculative Fiction ». Délaissant leurs envolées fabuleuses en de lointains espaces ou en des temps reculés, des individus tels J.G. Ballard — *La forêt de cristal* (1966) et *Vermillon Sands* (1971) —, J. Brunner — *Tous à Zanzibar* (1968) et *Le troupeau aveugle* (1972) —, S. Delany — *L'intersection Einstein* (1967) —, U. Le Guin — *La main gauche de la nuit* (1969) et *Les dépossédés* (1974) — et R. Silveberg — *Les ailes de la nuit* (1969) et *Les monades urbaines* (1971) — se rapprochèrent davantage du réel pour mieux distinguer cette actualité aux infinies possibilités. Ils pratiquent à cet effet une science-fiction qui, à l'image de certains textes parus récemment dans le « Space Opera », s'avère plus exhaustive et critique, plus sociologique et symbolique. Ils traitent donc des thèmes de l'aliénation, de la dictature, de l'exploitation, de la pollution, du pouvoir, de la surpopulation, de l'espace et du temps.

« Ventress avait parlé des forêts du Matarre comme d'un paysage privé de temps et une partie peut-être de leur attrait pour Sanders tenait au fait que là il serait enfin libéré des questions de motivation et d'identité liées à son sentiment du temps et du passé » (Ballard, 1981, p. 21).

Ce genre est subdivisé en deux avenues — critique³ et apologique⁴ — capables de suivre les évolutions et involutions imprévisibles des collectivités modernes et de soupeser les conséquences des actions humaines.

Face à cette prolifération thématique et intentionnelle, nous nous sommes bornés à explorer ce que d'aucuns ont nommé la science-fiction adulte. Ce genre, chapeautant d'une certaine façon ceux que nous venons de décrire, opère une sévère sériation à laquelle ne subsistent que les textes aux évidentes qualités thématiques et littéraires. Elle se compose d'œuvres critiques ou apologiques, peu importe leur contexte

géographique ou temporel, et réunit principalement des récits de la « Speculative Fiction », de la nouvelle vague du « Space Opera » et de la « Hard SF ». Enfin, cette science-fiction adulte se captive tout particulièrement pour les thèmes centraux de la géographie humaniste, comme nous le démontrerons plus loin. Pour toutes ces raisons, son choix s'imposait.

Discours de la science-fiction adulte

La science-fiction adulte se différencie des autres genres de cette paralittérature en ce qu'elle recherche le difficile mariage du ludisme et de la didactique, attendu que l'homme et son environnement sont les nouveaux postulats de cette altérité auparavant abordable par le seul biais d'allégories. Elle propose des scénarios qui génèrent une image déformée, quoique sans fards, des insatisfactions, rêves et paradoxes humains. Elle s'entend encore comme une vision inexploitée de la civilisation industrielle, comme en font foi sa popularité (Parrinder, 1979) et l'attention scientifique qu'on lui témoigne (Suvin, 1977). Elle se perçoit encore comme un outil de stimulation cognitive, de telle sorte qu'elle s'évertue à créer des textes intelligents et accessibles qui promulguent de nouvelles prises de conscience collective et individuelle. Cette science-fiction adulte réclame cependant un souci éthique et une étoffe littéraire de tous les instants, aussi n'est-elle l'apanage que de quelques auteurs. Parmi ceux-ci, mentionnons I. Asimov, J.G. Ballard, J. Brunner, A.C. Clarke, S. Delany, F. Herbert, U. Le Guin, S. Lem, R. Silveberg et J. Varley.

L'école critique suggère des scénarios qui se déroulent sur la terre en un avenir imminent, aussi sont-ils imprégnés des amertumes et colères intrinsèques aux infortunes que l'humanité doit subir. « Extrapolative »⁵ plus qu'analogique, elle porte un simple regard sur ce que demain sera pour discerner et illustrer la démesure des passé et présent, démesure représentée par les crises qu'expérimentent les sociétés contemporaines (Schumacher, 1979). Elle sonde ainsi les inconséquences et ignorances de l'homme.

« ... le public n'avait pas saisi cette simple évidence que son intérêt subit pour le nettoyage de son environnement était en conflit direct avec les marchandises, services ou produit national brut qu'il achetait ou utilisait à une cadence sans cesse croissante, qu'il n'avait d'ailleurs aucune intention de freiner » (Wylie, 1979, p. 43).

L'école apologique met en scène des textes fort distants dans le continuum espace-temps. L'humanité qui y est dépeinte n'en fut pas moins marquée et transmuée en maintes occasions par une pénible évolution, jonchée de crises, qui l'ont tantôt contrainte à saccager la terre — prix imputable à sa progression — mais qui coopèrent tantôt à l'élévation morale du tissu social.

« L'ère du machinisme s'est ainsi instaurée progressivement sans révolution industrielle, sans révolution d'aucune espèce. Nivôse n'a pas accompli en trente siècles ce que la terre réalisa autrefois en trente décennies. Mais Nivôse n'a jamais eu à payer le prix qu'il en a coûté à la terre » (Le Guin, 1979, p. 36).

Il est dès lors recevable que les œuvres de l'école critique, ne possédant pas le même recul spatio-temporel que celles de l'école apologique, ne puissent jauger de la même manière l'actuelle crise. C'est-à-dire que si pour les textes apologiques la crise actuelle demeure une simple crise — leur éloignement s'en porte garant — les textes critiques, vivant cette crise, considèrent qu'elle pourrait fort bien être l'ultime crise. L'école critique affiche néanmoins une plus grande pertinence puisque d'une actualité

et d'une transcendance qui provoquent et incommode le lecteur. Elle démontre que les fondements les plus certains de l'existence humaine demeurent en définitive aléatoires et précaires.

« Mais il n'avait pas fallu moins d'une extermination à quatre-vingt-dix-neuf pour cent en une succession de calamités d'une incroyable horreur pour abattre l'attitude erronée de l'homme envers sa nation propre et son système économique et politique, et surtout pour effacer l'idée presque indélébile que l'homme existait au-dessus et en dehors de la nature et pourrait lui faire — et en faire — ce qu'il voulait » (Wylie, 1979, p. 15).

Apologues ou critiques, les textes de la science-fiction adulte figurent des dramatisations dissemblables qui dénoncent ensemble le mauvais usage des sciences ; le progrès trop rapide qui s'exprime par des impérialismes culturels, économiques, politiques et sociaux ; un entendement temporel préjudiciable ; une appropriation de l'espace vaine et purement symbolique, autant de facteurs qui collaborent à l'aliénation des populations. Ils signalent à cet égard que la déréalisation collective et individuelle est rendue possible avec l'usage machiavélique de l'éducation, de la religion et des médias.

« Et c'est là, ..., qu'est le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper » (Huxley, 1977, p. 34-35).

À ces dénonciations, les écrits des deux écoles proposent, au sein d'une vision créatrice alimentée par une unique constante — leur foi en l'espèce humaine —, un nouveau projet de société qui s'érige parmi les mêmes infrastructures. Or, comme cette vision emprunte fortement à la phénoménologie de Husserl et aux philosophies orientales, elle réalise l'équivalent d'une réduction phénoménologique qui précise des axes structurants tels qu'une perception temporelle cyclique, la reconnaissance des interdépendances homme-nature et l'accomplissement d'un multiculturalisme efficace. Ceux-ci imposent des limites au développement, à l'emprise technologique et à l'expansionnisme spatial et représentent autant d'éléments influents qui commandent les projections spatiales, temporelles et autres des scénarios de cette science-fiction adulte. Ajoutons enfin que ce projet de société est de plus gratifié d'une philosophie de la vie et du bonheur novatrice (voir tableau 1).

Tableau 1

Regroupement des positions bivalentes des écoles apologue et critique de la science-fiction adulte

BONHEUR	MALHEUR
Collectivité dynamique	Individualité obédiente
Société démocratique	Société aliénante
Multiculturalisme	Impérialisme déculturant
Usage modéré des techniques	Usage immodéré des techniques
Progrès lent	Progrès rapide
Interdépendance homme-nature	Nature exploitée unilatéralement
Nouvelle pratique spatiale	Expansionnisme spatial
Ailleurs	Terre
Futur éloigné	Futur imminent
Perception temporelle cyclique	Perception temporelle linéaire

La science-fiction adulte est donc une littérature scrutatrice qui interroge l'homme et soupèse ses attributs en évaluant leurs provenances, motivations, valeurs et responsabilités. Elle conseille subséquemment à cette analyse de nouveaux rapports de force entre les hommes, entre les hommes et l'espace, le temps, la nature. Même que Suvin la désigne comme l'exutoire catalyseur au mal contemporain qui assaille les populations. De fait, l'homme moderne :

« s'absorba tellement dans l'édification du monde industriel que cette tâche devint son but essentiel et requit toutes ses énergies. Il délaissa la recherche de Dieu et la réflexion sur son salut, pour se consacrer uniquement à la domination de la nature et à l'accroissement continu de son confort matériel. La production l'hypnotisa comme une fin en soi, et peu à peu, il lui sacrifia sa vie » (Fromm, 1971, p. 333).

La science-fiction adulte stupéfie les individus en dramatisant, par exemple, les diverses formes d'aliénation susceptibles d'affecter le genre humain, ce pour les inciter à prendre conscience de la gravité de la situation. Alerte, elle suit pas à pas le réel. Humaniste, elle essaie de comprendre l'homme et s'exhibe philanthropique. Il n'en reste pas moins que la science-fiction adulte enrobe quelquefois cet humanisme d'une nuance féroce et sarcastique qui se justifie par ce même amour « irrité par la frustration engourdie et aliénante des merveilleuses possibilités qui sont latentes dans notre civilisation » (Goligorsky, 1983, p. 7).

L'existence, le succès et la teneur des propos de la science-fiction adulte montrent qu'il est toujours envisageable en ces collectivités, qu'elle réproue dans la plupart des cas, de communiquer, toutefois en un espace particulier. Cette zone grise où elle s'ingénie, composée d'émotions, d'esthétique, de perceptions et de raison, est entretenue par l'observation que ses auteurs font du quotidien.

« La science-fiction moderne, image reflet d'un déclin certain, est très certainement cryptogramme : elle exprime par la négativité de l'image du monde, un des scénarios les plus logiques que suscite paradoxalement l'absurdité de certains aspects de notre société moderne, en marche vers ce qui pourrait bien être son tombeau » (Bogdanoff *et al*, 1976, p. 226).

La démarche d'un auteur de science-fiction adulte est celle d'un explorateur des possibles et potentiels. Aussi écrit-il, dit D. Ioakimidis (1975), une œuvre plus ouverte et moderne que celle des gourous-maîtres-à-penser qui ne s'acharnent généralement qu'à débattre parmi le vrai et le faux, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Fidèle à une impression qui lui est propre, il conçoit des scénarios qui suscitent une réalité qui peut fort bien s'avérer antagoniste à d'autres réalités, quoique partie intégrante de la réalité. C'est-à-dire que cette vision de la réalité ne représente pas la totalité des visions de la réalité, toute objective, bien qu'elle y demeure associée — perception subjective. Or, il importe peu que la science-fiction adulte n'aborde pas toutes les facettes de la réalité (Klein, 1977). À tout le moins s'épanche-t-elle assidûment sur une ou plusieurs de ses représentations et amorce ainsi des méditations profitables. La décadence de la civilisation industrielle, par exemple, éminente vision pour l'école critique, divulgue une réalité perçue ou vécue par d'aucuns. Elle mérite, de facto, autant d'attention que toute autre.

Les grandes forces de la science-fiction adulte consistent en ses perceptions diversifiées du présent de l'homme (Bogdanoff *et al*, 1976), sa distanciation cognitive et son esprit critique, d'autant plus que ce dont le monde a avant tout besoin, c'est peut-être de se comprendre lui-même. Il est dès cet instant intéressant de constater que cette paralittérature permet « d'établir un espace de liberté pour la pensée et le sentiment qui, repoussant les bornes du savoir ancien, permettra d'accueillir un autre

savoir, et surtout une autre pratique, une autre conscience» (Klein, 1977, p. 75). Cet espace de liberté où s'élaborent de telles critiques de l'ère industrielle et où on restaure la foi en la potentialité de l'être humain, ne convient-il pas aux attentes d'une géographie humaniste à la recherche d'une pratique pour son être-en-situation (Morissonneau et Sirois, 1985), et qui s'interroge sur les valeurs humaines ?

LA SCIENCE-FICTION, DE LA GÉOGRAPHIE ?

La science-fiction adulte tente de simplifier les multiples descriptions spatiales et sociales complexes d'aujourd'hui. Elle poursuit a fortiori l'objectivité relative et la compréhension d'essence qui lui donneront l'opportunité de s'épancher sur la réalité. Sensibilisée aux rapports homme-homme, homme-nature, culture-nature, sciences-nature et aux ambitions qui les régissent, elle rejoint ainsi le discours de la géographie humaniste.

En se posant la question « Qu'est-ce que l'homme ? », science-fiction adulte et géographie humaniste rompent l'unité entre le vécu et l'objectivisation du monde qui, de sitôt, apparaît tel qu'il est. Critiques, elles vitupèrent de concert à l'endroit des responsables et des masses aveugles qui, obnubilés par le pouvoir, le bonheur et la raison, provoquent des crises d'identité et de signification.

Elles déplorent à un niveau général, ou philosophique, la prépondérance du quantitatif, du « mécanicisme », du systémisme et du réductionnisme explicatif, autant de paramètres qu'elles discréditent parce qu'ils nuisent à la quête d'identité de l'homme et de son milieu. Motivées par leur humanisme, elles prétendent que cette connaissance sollicitée est possible avec l'examen des valeurs et pratiques des gens, advenant qu'elles puissent tout d'abord librement sillonner les diverses échelles spatio-temporelles.

Toutes deux indiquent que si l'homme moderne domine la nature, il méconnaît cependant les impulsions qui le disposent à cette domination. Par exemple, l'amélioration des conditions de vie matérielle, qui ne s'accompagne pas d'une égale amélioration des vertus déontologiques des populations, surenchérit au sentiment d'inutilité et de fatuité. Elle concourt de plus à accroître la déprédation environnementale, le désarroi social et la déréliction collective. C'est pourquoi questionnent-elles l'État, la Patrie et Dieu, autant d'idoles auprès desquelles l'homme s'avilit et se mystifie.

Ces réflexions introduisent les points de convergence particuliers où toutes deux examinent soigneusement les retentissements des aliénations, pollutions, épuisement et gaspillage des matériaux naturels et relations dominant-dominé. Ceux-ci, déclarent-elles, procèdent de jugements erronés des communautés modernes à l'égard du temps, de l'espace, de la nature et de l'essence de l'homme. Elles reconnaissent que ce sont les humains qui se subornent eux-mêmes, aussi ne récusent-elles en rien les nécessités matérielles. Bien plus, la science-fiction adulte et la géographie humaniste s'efforcent de concevoir un projet de société où le progrès aura sa place. Elles affirment que ce n'est pas avec la cessation de toute progression, ou l'achèvement de mutations ineptes à ses institutions, que le genre humain se transfigurera.

Ces révoltes — car ces projets de société en sont bel et bien — ne sont pas de simples palliatifs aux inconvenances de l'ère industrielle. Elles ne pourront s'établir que si elles arrivent à leur subroger une civilisation consacrée davantage à une

existence respectueuse des limites et nécessités de l'homme et de la nature. L'intelligence de la fragilité des milieux dans lesquels se meuvent les populations s'instaurera en même temps que s'implanteront de nouvelles valeurs et aspirations, valables tant pour l'individu que pour la société (Naraghi, 1977).

En résumé, toutes deux recherchent un espace de liberté qui pourra accueillir de nouvelles pratiques spatiales, sociales et géographiques, une autre conscience qui admettra la « relevance » des valeurs comme moteurs de l'évolution. Par contre, l'humanisme et la réflexion phénoménologique et ubiquiste qui furent traitées ci-dessus demeurent, rappelons-le, embryonnaires pour la géographie humaniste. Commençant à peine à décroquer sa vision du monde, cette école géographique patauge parmi ses vœux pieux. Si elle souhaite associer à ses principes une pratique et ainsi exécuter cette grande synthèse idéologique et cognitive qu'elle semble poursuivre, elle a tout intérêt à anatomiser les métaphores littéraires, et plus spécialement la science-fiction adulte. Celle-ci ne permet-elle pas au géographe de relativiser sa vision du monde grâce à son recul spatio-temporel, tout en l'abreuvant de réflexions conjecturelles pertinentes ? La géographie humaniste parviendra par le fait même à se soustraire de l'emprise des modèles d'interprétation « rigides » d'une certaine orthodoxie scientifique.

Cette paralittérature s'impose comme un adjuvant approprié pour activer l'érection d'une pratique géographique sensible aux inconnus fictifs, aux idées et motivations qui animent les hommes. N'est-elle pas le miroir critique et fidèle de l'actualité, l'interprète de sa sensibilité ? La science-fiction adulte atteste noir sur blanc que « la représentation de l'espace peut aller au-delà de la perception de l'environnement réel en se référant à des espaces non actuellement perçus ou à des espaces imaginaires » (Bailly, 1984, p. 133). N'est-il pas vrai que plus que les caractéristiques reconnues de l'espace, ce sont celles entendues qui importent, parce que ce sont celles-là qui dessinent l'image que le décideur se fera de l'espace (Manzagol, 1980) ?

Assistée des dires de la littérature, notamment de la science-fiction adulte, la géographie contemporaine pourra édifier une réflexion qui assoiera, selon Relph (1977), les bases d'une émancipation intérieure — entendu que toute propension à légiférer ou à développer des procédures explicatives sera rejetée au profit d'une méditation ou de la clarification des conditions dans lesquelles s'établira cette compréhension et sa pratique effective. Cette émancipation permettra sans doute à la géographie humaniste de combler le décalage profond qui semble exister entre la pratique géographique traditionnelle et les interrogations que soulèvent l'ère moderne.

D'inspiration phénoménologique et perceptuelle, la géographie humaniste ajoutera à la dimension horizontale de l'espace géographique, celle verticale de l'espace social et psychologique (Racine, 1981). Aussi pourra-t-elle donner par la suite libre cours à des délibérations idéologiques, philosophiques, géographiques et s'approcher davantage de cette connaissance de l'homme et du milieu qui lui tient tant à cœur. « Quel profit, en effet, a l'homme qui a gagné l'univers, mais qui a été pour lui-même cause de sa perte ou de son détriment » (Luc 9 : 25) ?

LA GÉOGRAPHIE HUMANISTE, DE LA SCIENCE-FICTION ?

La voie proposée par la géographie humaniste et la science-fiction adulte enjoint au géographe de jauger la validité d'une possible évolution contingente. Avenue inédite, elle requiert de celui-ci qu'il évalue ce cheminement fictif à l'aide d'une

réflexion préalable qui fut déduite des aspirations et valeurs agréées à l'origine. Marginale et conjecturale, son instauration s'annonce lente et difficile puisqu'elle va à l'encontre d'un vaste mouvement intellectuel qui ne jure que par l'objectivité et la raison. Aussi n'est-il point surprenant qu'elle choque ou importune plusieurs gens. Du lot, certains géographes, favorables à l'approfondissement du cadre théorique de la discipline et à l'élaboration d'une critique basale, ne saisissent trop qu'elles sont leurs propriétés et filiations respectives.

Pareille rebuffade doit-elle néanmoins astreindre ces autres géographes qui désirent ouvrir leurs horizons intellectuels à se complaire parmi une civilisation matérialiste ? Doivent-ils se résigner à n'être que des faire-valoir stratégiques (Lacoste, 1982), acoquinés avec l'impérialisme et l'obscurantisme des sociétés modernes ? Emportées par un développement rapide (et qui s'emballe ?), ces sociétés industrielles altèrent le monde environnant, au point qu'il apparaît chaque jour plus étranger. Dans ces conditions, et l'homme ne disposant que de la terre où aller et intervenir, n'est-ce pas le rôle du géographe de fouiller et comprendre cet univers ?

Trop longtemps berné par les comment, il est urgent de se pencher sur les pourquoi qui stimulent et repaissent l'humanité contemporaine. Et peu importe que semblable entreprise soit patronnée par l'imaginaire ou par l'« anarchisme » des mouvements écologiques, puisque :

« Des idées audacieuses, des anticipations injustifiées et des spéculations constituent notre seul moyen d'interpréter la nature, notre seul outil, notre seul instrument pour la saisir. Nous devons nous risquer à les utiliser pour remporter le prix. Ceux qui parmi nous refusent d'exposer leurs idées au risque de la réfutation ne prennent pas part au jeu scientifique » (Popper, 1982, p. 285-286).

C'est pourquoi est-il primordial que des géographes pratiquent une géographie relativisée, science hybride relationnelle et théorique, discipline charnière entre le prévisible et l'imprévisible, l'objectif et le subjectif, la nature et l'homme, le geste et la pensée, et qui ne craint pas d'employer de nouveaux procédés. Humanistes, ces géographes disséqueront, appréhenderont et aménageront au besoin « cette écriture des sociétés sur l'épiderme de la terre, en appréciant les cohérences ou incohérences, les équilibres ou les déséquilibres, les modernismes ou les archaïsmes » (Pinchemel, 1979, p. 160).

Il reste que pour percevoir sans ambages le monde et parvenir à instituer une pratique géographique qui respecte le principe de falsifiabilité, ils doivent être libres. Or, comme nous l'avons constaté, pareille liberté est difficilement réalisable par l'emprunt des avenues géographiques éprouvées. Par conséquent, pourquoi ces géographes n'utiliseraient-ils pas des métaphores littéraires afin de prôner une géographie humaniste qui, retournant sonder les êtres et les choses, recouvrera cet immédiat et cette pertinence qui font défaut à la géographie depuis longtemps (Raffestin, 1980).

Et finalement, la science-fiction n'est-elle pas cette littérature extraordinaire qui fait de celui qui l'écrit, ainsi que de celui qui la lit, un être doué de ce supplément de lucidité grâce auquel il pourra mieux juger le monde qui l'entoure (Bogdanoff *et al*, 1976, p. 7).

CONCLUSION

Malgré cette instance novatrice qui recommande l'élaboration d'une géographie plus globale et ouverte à l'inconnu, un tel dessein est-il brigué par suffisamment de

gens pour qu'il puisse s'instaurer ? Sa subjectivité apparente ne nuira-t-elle pas à son envol ? Paraphrasant Morissonneau et Sirois (1985), nous avançons que la géographie humaniste, parce qu'elle admet la potentialité de l'homme, englobe ainsi la subjectivité de l'homme sans être subjective elle-même, puisqu'elle ne peut choisir quels sont les sens et essences étudiés. À la subjectivité structurante de l'observateur qui, chez le positiviste, est dominante, le géographe humaniste, s'inspirant du phénoménologue, favorise la subjectivité structurante de l'individu observé.

Si la vision de la science-fiction adulte et de la géographie humaniste symbolise la réalité, et non plus une réalité perceptuelle, le fatalisme et l'indifférence, maux coercitifs du XX^e siècle, n'empêcheront-ils pas ces géographes de concrétiser une terre où l'homme et la nature, interdépendants, pourront cohabiter paisiblement ? L'association de la géographie avec des métaphores littéraires, et plus explicitement avec la science-fiction, paraîtra importune à plus d'un parce qu'elle diverge des disciplines néo-positivistes et des êtres qui refusent d'écouter et de comprendre les messages du cœur et de l'esprit. Doit-on dès lors accepter sans mot dire une telle situation ou ne doit-on pas essayer de découvrir de nouvelles idées et expérimenter des langages originaux ? Peut-être ceux-ci seront-ils aptes à interpréter plus justement l'expérience humaine dans l'espace géographique, à aller au-delà de la forme pour discerner les sens et valeurs ?

L'affiliation succincte de la géographie humaniste et de la science-fiction adulte qui fut analysée ici n'est qu'une ouverture pour accroître le connu, déceler et signaler d'autres mondes de la pratique spatiale et humaine.

« Est-ce une utopie ? Le droit de rêver, ..., ne peut-il être revendiqué par le géographe ? Mais le rêve ne peut commencer qu'après un long effort de cohérence et de rigueur dans les problématiques, les hypothèses, les démarches et la quête de la pertinence sociale » (Bailly et Béguin, 1982, p. 174).

Ce droit de rêver et cette quête épistémologique, la géographie moderne peut se les adjuger en faisant appel à des métaphores littéraires qui, comme la science-fiction adulte, transcendent le quotidien. Elle deviendra ainsi plus qu'une géographie de l'imaginaire, soit une géographie concernée par l'imaginaire géographique.

NOTES

¹ L'emploi du terme analogie indique que la production littéraire de la science-fiction demeure affiliée au réel, quoique la part de la fiction qu'elle met à contribution soit supérieure à celle employée par l'extrapolation. Ainsi, le contexte spatio-temporel et certains autres éléments concrets sont fort différents de ceux connus de l'auteur ; seuls persistent les croyances et valeurs.

² Les nombres entre parenthèses signalent l'année où fut originellement publié le texte mentionné, et ce dans sa langue d'origine. Ils diffèrent donc des nombres jouxtant les citations qui, eux, renvoient à l'édition française consultée.

³ Cette avenue critique regroupe les récits qui critiquent l'actuelle progression culturelle, économique, politique, sociale et technique. Développant plus abondamment sur les aspects négatifs de l'ère moderne, elle met fréquemment en scène des holocaustes redevables à la bêtise humaine.

⁴ Cette avenue apologique, reconnaissant que l'homme n'est certes pas parfait, n'en garde pas moins confiance en son génie inventif et sa sagesse. Ses récits, souvent analogiques, illustrent donc une humanité prospère à la moralité transmuée.

⁵ Comme le souligne bien la phrase où ce qualificatif est employé, il s'agit de ces écrits qui, situés sur la terre en un avenir imminent, posent des questions d'actualité. Ces extrapolations s'apparentent aux critiques précédemment évoquées.

SOURCES CITÉES

- BAILLY, A. et BÉGUIN, H. (1982) *Introduction à la géographie humaine*. Paris, Masson, 188 p.
- BAILLY, A. (1984) La géographie appliquée, in A. Bailly éd., *Les concepts de la géographie humaine*. Paris, Masson, p. 185-190.
- BALLARD, J.G. (1974) Crash — Pourquoi la nouvelle science-fiction? *Le Magazine littéraire*, 88, p. 9-12.
- _____ (1981) *La forêt de cristal*. Paris, Denoël, 210 p.
- BOGDANOFF, I. et al (1976) *Clefs pour la science-fiction*. Paris, Seghers, 382 p.
- BRUNNER, J. (1981) *Le troupeau aveugle*. Paris, J'ai lu, tome 2, 254 p.
- CLAVAL, Paul (1984) La géographie sociale et culturelle in A. Bailly éd., *Les concepts de la géographie humaine*. Paris, Masson, p. 67-84.
- FARMER, P.J. (1979) *Le fleuve de l'éternité*. Paris, Robert Laffont, (Coll. Ailleurs et Demain), 432 p.
- FROMM, Erich (1971) *Société aliénée et société saine — Du capitalisme au socialisme humaniste — Psychanalyse de la société contemporaine*. Paris, Le courrier du livre, 354 p.
- _____ (1983) *Avoir ou être? Un choix dont dépend l'avenir de l'homme*. Paris, Robert Laffont, 253 p.
- GOLIGORSKY, E. (1983) La réalité de la science-fiction, in B. Goorden ed., *Science-fiction, réalité et psychanalyse*. Bruxelles, Recto-Verso, La machine à lire dans le passé, p. 4-61.
- GOUANVIC, J.M. (1981) Position de l'histoire dans la science-fiction. *Change, Cahier du collectif*, 40, p. 85-104.
- HAMILTON, E. (1972) *Le roi des étoiles*. Paris, J'ai lu, 307 p.
- HOLDSTOCK, R. (1980) *Encyclopédie de la science-fiction*. Paris, Compagnie internationale du livre, 232 p.
- HUXLEY, A. (1977) *Le meilleur des mondes*. Paris, Presses Pocket, 285 p.
- IOAKIMIDIS, D. (1975) Introduction à l'anthologie, in *Histoires de demain*. Paris, Le Livre de poche, La Grande Anthologie de la science-fiction, p. 9-14.
- KLEIN, G. (1977) *Malaise dans la science-fiction*. Metz, L'aube enclavée, 82 p.
- LACOSTE, Y. (1982) *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*. Paris, Petite collection Maspero, 237 p.
- LE GUIN, U. (1979) *La main gauche de la nuit*. Paris, Le livre de poche, 410 p.
- LEM, S. (1982) *Solaris*. Paris, Denoël, Présence du Futur, 250 p.
- LOVECRAFT, H.P. (1972) *Dagon*. Paris, J'ai lu, 433 p.
- MANZAGOL, C. (1980) *Logique de l'espace industriel*. Paris, Presses universitaires de France, 248 p.
- MOORE, C.L. (1974) *Jirel de Joiry*. Paris, J'ai lu, 245 p.
- MORIN, E. (1984) *Pour sortir du XX^e siècle*. Paris, Éd. du Seuil, 386 p.
- MORISSONNEAU, C. et SIROIS, D. (1985) La quête du sens vécu: la phénoménologie en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 29 (77) : 317-324.
- NARAGHI, E. (1977) *L'Orient et la crise de l'Occident*. Paris, Ententes, 212 p.
- PARRINDER, P. (1979) *Science Fiction — A Critical Guide*. Londres, Longman, 242 p.
- PINCHEMEL, P. (1979) Qu'est-ce que la géographie? *L'espace géographique*, VIII (2) : 159-160.
- POCOCK, D.C. (1984) La géographie humaniste, in A. Bailly éd., *Les concepts de la géographie humaine*. Paris, Masson, p. 139-142.
- POPPER, K.R. (1982) *La logique de la découverte scientifique*. Paris, Payot, 481 p.
- RACINE, J.B. (1981) Problématiques et méthodologie: de l'implicite à l'explicite, in Isnard, H. éd., *Problématiques de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, p. 85-162.
- RAFFESTIN, C. (1980) *Pour une géographie du pouvoir*. Paris, Librairies techniques, 249 p.
- RELPH, E. (1977) Humanism, Phenomenology and Geography. *Annals of the Association of American Geographers*, 67 (1) : 177-183.
- _____ (1981) Phenomenology, in Harvey, M.E. et Holly, B.P. ed., *Themes in Geographic Thought*. New York, St-Martin's Press, p. 99-114.
- REYMOND, H. (1981) Une problématique théorique de la géographie: plaidoyer pour une chorotaxie expérimentale, in Isnard, H. éd., *Problématiques de la géographie*. Paris, Presses universitaires de France, p. 163-262.
- SANGUIN, A.L. (1981) La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, du paysage et des espaces. *Annales de Géographie*, 501 : 560-587.
- SCHUMACHER, E.F. (1979) *Small is Beautiful — Une société à la mesure de l'homme*. Paris, Éd. du Seuil, 320 p.
- SUVIN, D. (1977) *Pour une poétique de la science-fiction — Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*. Montréal, Les presses de l'Université du Québec, 230 p.

TUAN, Yi-Fu (1978) *Literature and Geography: Implications for Geographical Research*, in Ley, D. ed., *Humanistic Geography — Prospects and Problems*. Chicago, Maaroufa Press, p. 194-206.

VARLEY, J. (1979) *Dans le palais des rois martiens*. Paris, Denoël, 254 p.

WYLIE, P. (1979) *La fin du rêve*. Paris, Le livre de poche, 314 p.

(acceptation définitive en janvier 1987)